



8. Gustave Flaubert en toutes lettres. Le voyage en Orient

Jean-Marie André

jeanmarieandre.com

Un voyage en Orient était à cette date une grande chose : là où Chateaubriand ira bientôt en cavalier et en gentilhomme, Byron en grand seigneur, Lamartine en émir et en prince..

Sainte-Beuve

Flaubert, dans deux lettres adressées à sa mère, en date des 15 et 22 avril 1850, lui fait part de ses soucis de courrier ! « De retour de la Nubie nous sommes arrivés à Philae hier soir à la nuit tombante. Je suis aussitôt parti à dos d'âne pour Assouan à une lieue d'ici dans l'espérance d'avoir un paquet de lettres. Rien [...] Autrement dit, je n'aurai de lettres jusqu'à notre retour au Caire, à la fin de mai. Ça fera presque quatre mois sans savoir ce que tu es devenue ». « Il y en avait pour tout le monde mais pour moi rien de toi, d'Achille, de Bouillhet ni du père Parain » ce « grand libertin, cet illustre débauché ». « Nous sommes en plein été et à 6 heures du matin, nous avons régulièrement 26 degrés Réaumur à l'ombre et 30 dans la journée » [1, 2, 3].

« Nous quittons notre cange avec peine. Nous redescendons maintenant lentement à l'aviron, ce grand fleuve que nous avons monté avec nos deux voiles blanches. Nous nous arrêtons devant les ruines. On amarre le bateau, nous descendons à terre, toujours c'est quelque temple enfoui dans les sables jusqu'aux épaules et qu'on voit en partie comme un vieux squelette déterré. Des dieux à tête de crocodile et d'ibis sont peints sur la muraille blanchie par les fientes d'oiseaux de proie qui nichent entre les intervalles de pierre. Nous nous promenons entre les colonnes [...]. Nous regardons à travers les brèches des temples, le ciel qui casse-pête de bleu. Le Nil coulant à pleins bords serpente au milieu du désert, ayant une frange de verdure sur chaque rive ». « Nous lisons dans les temple les noms des voyageurs ; cela nous paraît bien grêle et bien vain. Nous n'avons mis les nôtres nulle part ». « Maxime a découvert celui de ce pauvre d'Arcet, frère de Louise Pradier, mort en 1847. Ces lettres sont là à se ronger au grand air, pendant que son corps se pourrit là-bas, dans une troisième partie du monde. C'est sans doute ce pauvre nom qui, à demi- effacé déjà, sur vivra de lui le plus longtemps. Il est venu l'écrire en Égypte, il a vécu à Paris et il a été mourir en Amérique ». Quand ils arrivent devant les statues des temples, Maxime du Camp fait « le salut arabe en portant la main sur le front tout en s'informant de leur santé ».

La lumière qui fait tout briller...

Mais ce qui fascine le plus Flaubert c'est « la lumière qui fait tout briller ». « Cela nous éblouit toujours comme le ferait le papillotage de couleurs d'un immense bal costumé. Ces vêtements blancs, tout jaunes, ou azur se détachent dans l'atmosphère transparente avec des crudités de ton à faire pâmer tous les peintres. Pour moi, je rêve de cette vieille littérature, je tâche d'empoigner tout ça. Je voudrais bien imaginer quelque chose, mais je ne sais quoi. Il me semble que je deviens bête comme un pot ».

« Les messieurs de la haute classe ne détestent pas le liquide. Les gouverneurs des petites villes où nous passons viennent nous faire des visites à bord, dans l'espérance d'attraper une bouteille d'eau de vie, la canaillerie de ces drôles se rehausse de tous les respects dont on les entoure. À Wadi-Halfa, nous avons fait la connaissance du gouverneur d'Ibrim, chargé de recueillir l'impôt dans toute la province... ce n'est pas une mince besogne. Cela s'exécute à grand renfort de coups de bâton, d'arrestations, d'enchaînements. Nous sommes descendus avec lui, côte à côte, pendant 3 ou 4 jours. Un village n'a pas voulu payer, il a empoigné le sheik, l'a enchaîné et enlevé dans sa cange. Quand elle a passé près de nous, nous avons vu ce pauvre vieux couché au fond du bateau, tête nue sous le soleil et dûment cadennassé ». Flaubert et ses compagnons finirent par avoir avec ce gouverneur des relations amicales surtout, quand celui-ci finit par découvrir les fusils qui les accompagnaient ! « Nous avons eu avec ce brave homme des conversations sur sa spécialité, c'est-à-dire qu'il a donné beaucoup de renseignements curieux sur la manière de faire mourir un homme à coups de bâton, en un nombre de coups déterminé ; il vous expose cela très gentiment , en riait, comme on cause spectacles, et l'exécute très placidement , comme on fume sa pipe ». Tout cela fut agréablement accompagné du petit mouton qu'il avait amené, ce qui a changé de l'ordinaire de notre équipage fait « depuis six semaines de poulets et de tourterelles ».



Frantisek Kupka. Louqsor. Exposition du Grand Palais. 21/03-30/07/2018 ©jmandre

« Nous sommes arrivés hier soir le 2 mai 1850, à Thèbes à 9 heures. Nous nous sommes promenés dans Louqsor au clair de lune. Elle se levait derrière les enfilades de colonnes, éclairant de grandes ruines [...] Comme le ciel est beau, quelles étoiles, quelles nuits ! Nous n'avons encore rien vu de Thèbes mais ce doit être magnifique et *immense*. Quinze jours plus tard, Flaubert est toujours sous le choc ! « Thèbes c'est beau ! Je dirai plus : ce n'est pas mal. Ce devait être une ville au moins aussi grande que Paris. Il faut 3 jours rien que pour voir, sans s'arrêter les ruines qui en demeurent encore, quoique tout soit ravagé et aux trois quarts enfoui. C'est une plaine entre deux chaînes de montagnes, traversée par le Nil, parsemée d'obélisques, de colonnades, de frontispices, de colosses. Je n'oublierai jamais la première impression que m'a faite le palais de Karnac. Ca m'a semblé une demeure de géants, où l'on devait servir dans des plats d'or, des hommes entiers à la brochette, comme des alouettes. Nous avons passé là trois jours, Maxime photographiant et moi estampant, ou pour mieux dire faisant estamper. J'avais dans mes ouvriers un guide [appelé *Temsab*, le crocodile, qui fut un ancien fouilleur de Champollion] qui parlait un peu anglais, nous nous entendions à moitié dans un charabia composé d'anglais, d'italien et d'arabe : « Si signor, si signor, è questo bene? - t'is not very bad, but your paper is not so clean - Taïeb, Taïeb et ainsi de suite... »

« Nous vivions dans une petite chambre qui avait pour plafond de grandes salles peintes en bleu de ciel et où nous voyions devant nous, sur la muraille, des reines avec de grandes coiffures, qui tenaient des rois par la taille. La nuit, je dormais dehors sur une grande pierre, recouverte de mon matelas, couché sur le dos, le nez tourné aux étoiles, au bruit des tarentules et à l'aboiement des chacals, qui alternait avec celui des chiens des villages voisins ».

Puis ce fut la rive gauche du Nil. La troupe campa au pied du fameux colosse de Memnon et fut dévorée par les moustiques avant d'arriver enfin dans la merveille des merveilles, la Vallée des Rois. « Figure-toi une vallée entière coupée dans une montagne où il n'y a pas plus de végétation que sur une table de marbre et, des deux côtés, des carrières ; ce sont autant de tombeaux. On descend dans chacun par une série d'escaliers les uns au bout des autres et qui n'en finissent plus. Puis l'on entre dans de grandes salles, peintes du haut en bas au plafond. On y voyage, le mot est littéral. Figure-toi les grottes de Caumont, dont les murs seraient poncés et couverts de peinture d'or, d'azur, etc. Ce sont des représentations fantastiques ou symboliques, des serpents à plusieurs têtes qui marchent sur des pieds humains, des têtes décapitées qui naviguent, des singes qui traînent des navires, des rois sur leurs trônes avec des visages verts et des attributs étranges - Les peintures sont fraîches comme si elles venaient d'être faites et s'enlèvent sous le pouce. Ailleurs ce sont des joueurs de harpe, des danseuses, des gens qui mangent... » Il y a à l'entrée de la Vallée des Rois, au-dessus du Rhamesseum, un vieux grec qui fait le commerce d'antiquités. Il vit là comme dans une tour, au milieu de la montagne, dans une maison pleine de momies, tout seul et loin des humains. De vieilles carcasses racornies plantées debout contre le mur grimacent dans un coin de sa tour, son rez-de-chaussée est bourré de cercueils, et la chambre où il nous a reçus a pour volet une planche peinte qui couvrait quelque citoyen du temps de Sesostris [...] quant à emporter des momies en France ce serait difficile car l'exportation en est défendue ».



Louqsor. @jmandre

Je ne m'occupe pas plus de ma mission que du roi de Prusse...

Flaubert, le 2 juin 1850 entre Girgeh et Siour, adressa une longue lettre à Louis Bouilhet. Il l'entretient de son « absence *de force physique* de publier, d'aller chez l'imprimeur, de choisir le papier, de corriger les épreuves, etc. Et puis le public est si bête ! Et puis qu'est-ce qui lit ? et que lit-on ? et qu'admire-t-on ? [...] Non ce qui nous manque c'est le principe intrinsèque, c'est l'âme de la chose, l'idée même du sujet ». Au terme de ce paragraphe dépressif, il enchaîne sur un aveu dont on doutait bien depuis le début de ce voyage. « Je ne m'occupe pas plus de ma mission que du roi de Prusse. Pour *remplir mon mandat* exactement, il eût fallu renoncer à mon voyage. Me vois-tu dans chaque pays m'informant des récoltes, de combien chie-t-on d'huile, de combien goinfre-t-on de pommes de terre ? Et dans chaque port : combien de navires ? Quel tonnage ? Combien en partance ? Combien en arrivée ? Merde ! » Il enchaîne ensuite sur une critique virulente du *Melænis* de Bouilhet dont la fin ne lui a pas plu. « Mon bon vieux, le vrai défaut de ta fin, c'est qu'elle est trop courte et qu'à mon avis c'est à refaire ». De plus, Maxime « trouve que Flaubert est trop indulgent dans sa critique ». Tout cela nous rappelle les critiques du manuscrit de son *Saint Antoine* par Du camp et Bouilhet ! Il arrive, six pages plus loin, à son voyage à Thèbes et Louqsor. Il réitère les descriptions adressées à sa mère mais il apporte quelques précisions plus flaubertiennes ! « Dans les hypogées de Thèbes nous avons découvert des gaudrioles pharaoniques, ce qui prouve, Monsieur, que de tout temps on s'est damné, on a aimé la fillette [...]. C'est une peinture représentant des hommes et des femmes à table, mangeant et buvant tout en se prenant par la taille et en faisant langue fourrée. Il ya là des profils d'un cochon charmant, des œils de bourgeois en goguette admirables. Plus loin, nous avons vu deux fillettes avec des robes transparentes, des formes on ne peut plus putain, et jouant de la guitare d'un air lascif. C'est bordel comme une gravure lubrique du Palais-Royal 1816. Cela nous a fait bien rire et donné à songer. Quels abîmes de réflexions, Monsieur ; c'est à croire, tant c'est moderne, que du temps de Sesostris, on connaissait les capotes anglaises ».

La chasse à l'hyène et la chasse au renard...

Il lui relate ensuite une chasse à l'hyène. « Ça a consisté à passer la nuit à la belle étoile, ou mieux aux belles étoiles, car je n'ai jamais vu le ciel beau comme cette nuit-là. Mais la bête féroce s'est foutue de nous. Elle n'est pas venue ». Il y eut aussi une chasse au renard mais Flaubert n'avait pas emmené son fusil ! Mais au retour, ce sera « le plus beau chacal que l'on puisse voir qui débusqua avec un calme impudent et qui s'en est allé tranquillement, s'arrêtant de temps à autre pour détourner la tête et me lancer des œillades méprisantes. À Karnac, nous étions étourdis la nuit du bruit de ces gaillards-là qui hurlaient comme des diables, l'un d'eux est même venu une nuit voler notre beurre au beau milieu de notre campement ». Quant « aux crocodiles, ils sont plus communs sur le Nil que les aloses dans la Seine. Nous tirons dessus quelquefois mais toujours de trop loin. Pour les tuer, il faut les atteindre à la tête, et ce n'est qu'en s'approchant très près (mais ils ont l'oreille fine et détalent lestement) que l'on a la chance d'exterminer ces odieux monstres ».



Flaubert, dans sa longue lettre, en arrive à sa découverte de la Mer Rouge. « Ça été un voyage de 4 jours pour aller et 5 pour revenir, à chameau et par une chaleur qui au milieu de la journée montait à 45 degrés Réaumur. Ça piquait et j'ai souhaité parfois la bière de Richard, car nous avions de l'eau qui, outre le goût de bouc que lui avaient communiqué les outres, sentait elle-même le soufre et le savon. Nous nous levions à 3 heures du matin, nous nous couchions à 9 heures du soir, vivants d'œufs durs, de confitures sèches et de pastèques. C'était la vraie vie du désert. Tout le long de la route nous rencontrions de place en place des carcasses de chameaux morts de fatigue. Il y a des endroits où l'on trouve de grandes plaques de sable dallées ; c'est uni et glacé comme l'aire d'une grange ; ce sont les lieux où les chameaux s'arrêtent pour pisser. L'urine à la longue a fini par vernir le sol et l'égaliser comme un parquet ». Flaubert nous parle des grandes caravanes de pèlerins se rendant à Kosseïr pour embarquer vers la Mecque. Dans cette foule, il y avait « un harem tout entier voyageait voilé et criait, quand nous sommes passés près de lui, comme un bataillon de pies et aussi un derviche avec une peau de léopard sur le dos ». [...] « Les chameaux des caravanes vont quelquefois, les uns à la suite des autres, d'autres fois tous de front. Alors, quand on les aperçoit de loin à l'horizon, en raccourci, toutes ces têtes se dandinant qui viennent vers vous, on dirait une émigration d'autruches qui se rapproche ». Quant aux pêcheurs de perles à Kosseïr, « nous n'en avons vu que les pirogues. Ils se mettent à deux là-dedans, un qui rame et un qui plonge, et vont au large en mer. Quand le plongeur remonte à la surface de l'eau, le sang lui sort par les oreilles, par les narines et par les yeux ».

J'ai pris, le lendemain un bain de mer dans la mer Rouge...

« J'ai pris, le lendemain, un bain de mer dans la mer Rouge. Ça été un des plaisirs les plus voluptueux de ma vie, je me suis roulé dans les flots comme sur mille tétons liquides qui m'auraient parcouru tout le corps. [...] Je suis resté tout seul à regarder la mer. Jamais je n'oublierai cette matinée-là. J'en ai été remué comme d'une aventure. Le fond de l'eau était plus varié de couleurs, à cause de toutes ses coquilles, coquillages, madrépores, coraux, etc. que ne l'est au printemps une prairie couverte de primevères. Quant à la couleur de la surface de la mer, toutes les teintes possibles y passaient, y chatoyaient, se dégradant l'une sur l'autre, s'y fondaient ensemble depuis le chocolat jusqu'à l'améthyste, depuis le rose jusqu'au lapis-lazuli et au vert le plus pâle. C'est inouï, et si j'avais été peintre, j'aurais été rudement embêté en songeant combien la reproduction de cette vérité (en admettant que ce fût possible) paraîtrait fautive. [...] Je me suis senti les yeux humides en embrassant notre hôte et en remontant sur mon chameau. Il est toujours triste de partir d'un lieu où l'on sait que l'on ne reviendra jamais. Voilà de ces mélancolies du voyage qui sont peut être les choses les plus profitables des voyages ». Flaubert parle de la peinture comme étant l'« analogon » de cette nature foisonnante, de la mer, des forêts, des montagnes, son écriture étant l'analogon de cette même nature... L'analogon est un objet réel qui ne se donne pas en propre sur le mode de la perception mais qui se donne comme représentant analogue de cet objet visé sur le mode imaginaire [4]. Mais, au même moment, Maxime Du Camp photographie, à tout va, les paysages de l'Égypte. Photographies en noir et blanc comme le noir et blanc des lettres sur la feuille de papier. Avec la photographie et le cinéma viendra la couleur. Disparaîtront alors les mots et les magnifiques descriptions de Flaubert que certains qualifieront de « clichés » qui eux, iront s'entasser dans tiroirs et boîtes !

À Esneh j'ai revu Kuchuk-Hanem...

« À Esneh, j'ai revu Kuchuk-Hanem [5]. Ça été triste. Je l'ai trouvée changée. Elle avait été malade. J'ai tiré un coup seulement. Le temps était lourd, il ya avait des nuages ; sa servante d'Abyssinie jetait de l'eau par terre pour rafraîchir la chambre. Je l'ai regardée longtemps, afin de bien garder son image dans ma tête. Quand je suis parti, nous lui avons dit que nous reviendrions le lendemain et nous ne sommes pas revenus. Du reste, j'ai bien savouré l'amertume de tout cela, c'est le principal ; ça m'a été aux entrailles... À Keneh, j'ai baisé une belle bougresse qui m'aimait beaucoup et me faisait signe que j'avais de beaux yeux. Elle s'appelle *Osneh-Taouileh*, ce qui veut dire *la belle longue* et une grosse cochonne sur laquelle j'ai beaucoup joui et qui empoisonnait le beurre ».

« À propos du changement qui aura pu nous survenir pendant notre séparation, je ne crois pas, cher vieux, que le changement, s'il y en a un, soit à mon avantage. Tu auras gagné par la solitude et la concentration ; j'aurai perdu par la dissémination et la rêverie - Je deviens très vide et très stérile. Je le sens, cela me gagne comme une marée montante. Cela tient peut-être à ce que le corps remue. Je ne peux pas faire deux choses à la fois. J'ai peut-être laissé mon intelligence là-bas, avec mes pantalons

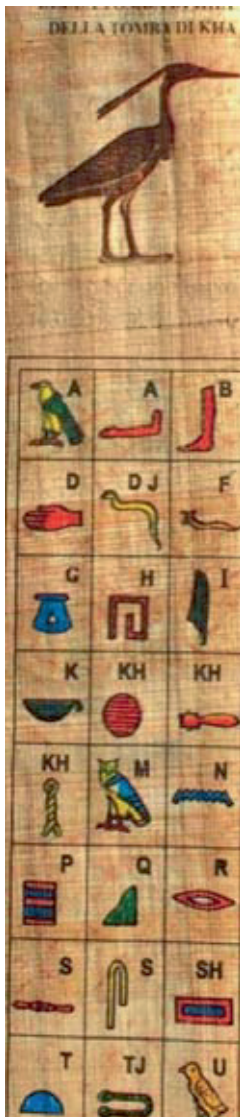


La deuxième cataracte du Nil à Assouan



Le Colosse de Memnon

Maxime du Camp.BNF Gallica



à coulisse, mon divan de maroquin, et votre société, cher Monsieur. Où tout cela nous mènera-t-il ? Qu'aurons nous fait dans dix ans ? Pour moi, il me semble que si je rate encore la première œuvre que je fais, je n'ai plus qu'à me foutre à l'eau. Moi qui était si hardi, je deviens timide à l'excès, ce qui dans les arts est la pire de toutes les choses et le plus grand signe de faiblesse ». Le nuage noir passé, Flaubert revient à plus de légèreté ! « Tâche de ne pas trop t'emmerder, ne baise pas trop, ménage tes forces, une once de sperme perdu, c'est pire que dix livres de sang. À propos, tu me demandes si j'ai consommé l'œuvre des bains. Oui, sur un jeune gaillard gravé de la petite vérole et qui avait un énorme turban blanc. Ça m'a fait rire, voilà tout. *Mais*, je recommencerais. Pour qu'une expérience soit bien faite, il faut qu'elle soit réitérée ».

Le 24 juin Flaubert écrit à sa mère. Ils sont encore à Benisouëf à 25 lieux du Caire. « Le vent est tombé et certains jours, ils ne font qu'un quart de lieue. Les matelots sont maigris de fatigue, notre raïs est jaune d'impatience. Sasseti crève d'envie d'être de retour au Caire, quant à nous autres, nous ne nous sommes jamais moins ennuyés à bord, quoique nous n'ayons rien à faire ni à voir. Nous avons des livres mais nous ne lisons pas. Nous n'écrivons rien non plus. Nous passons notre temps à faire les *Sheiks*. Le *sheik* est un vieux monsieur inepte, rentier, considéré, très établi, hors d'âge et nous faisant des questions sur notre voyage dans le goût de celles-ci : et dans les villes où vous passiez, y a-t-il un peu de société ? Avez-vous quelque cercle où on lise les journaux ? Le mouvement des chemins de fer se fait-il sentir un peu ? Y a-t-il quelque grande ligne ? Et les doctrines socialistes, Dieu merci, j'espère, n'ont pas encore pénétré dans ces parages ? Y a-t-il au moins du bon vin ? Avez-vous quelques crus célèbres ? Les Dames sont-elles aimables ? Y a-t-il au moins quelques beaux cafés ? Les dames de comptoir affichent-elles un luxe somptueux ? Tout cela d'une voix tremblée et d'un air imbécile ».

Je t'envoie toutes ces bêtises, chère mère, parce que c'est *toi*. Par ailleurs, chez un médecin français, le docteur Cuny, ils ont été reçus comme des rois et ils ont pu délaissier le pain moisi, le poulet et le riz. On rencontre des gens auxquels on n'est nullement recommandé et qui sont enchantés de nous recevoir. Cela tient à l'ennui où ils vivent, à la disette de nouvelles et au regret du pays dont on leur apporte quelque chose ».

Il fait enfin à sa mère le récit de leur visite des grottes de Samoun. « Un cimetière souterrain où il faut ramper pendant trois quarts d'heure sur la poitrine et le ventre. On sort exténués de cette expédition aussi éreintante que curieuse. Tout suinte le



bitume des embaumements, la poussière des momies vous prend à la gorge et vous fait tousser, les chauves-souris voltigent autour de votre lanterne, c'est une jolie petite promenade à faire avec une dame. Nous en avons rapporté des momies de crocodiles, des pieds et des mains humaines dorées. Il lui apprend enfin que Maxime a tué 3 pélicans d'une seule balle !

« Dans quelques jours va finir notre voyage sur le Nil... »

« Dans quelques jours va finir notre voyage sur le Nil. La pensée que je me rapproche de toi, mère chérie, efface tout regret du temps qui s'écoule ». Pour le courrier vers la Syrie, Flaubert n'est pas optimiste car « la Syrie est beaucoup plus mal administrée que l'Égypte qui se sent encore un peu de l'influence de Méhémet-Ali, quoique tout aille en se détraquant et en redevenant Turc de plus belle ». Il lui conseille d'écrire à Beyrouth qui fera suivre. Il avait déjà conseillé à sa mère de consulter, à la bibliothèque publique de Rouen et se recommandant de lui auprès de Monsieur Pottier, son conservateur en chef, le premier volume de la *Description de l'Égypte ou Recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'armée française*. Il lui conseille pour la Syrie d'acheter au 17 de la rue du Bac à Paris, la carte anglaise de Turquie d'Asie, d'Aaron Arrowsmith (*Turkey in Asia by Arrowsmith*).

À suivre...

Quelques références

1. Flaubert G. Correspondance Tome I. Bibliothèque de la Pléiade, p 614-639.
2. Flaubert G. Correspondance. Le voyage d'Orient. Folio N°3126, p 107-138.
3. Lottman H. Vers l'Orient avec Du Camp. Fayard, p 134-144.
4. André JM. L'analogon, la peinture et la musique. jeanmarieandre.com. Section Nouveautés-Esthétique.
5. André JM. 7. Gustave Flaubert en toutes lettres. Le voyage en Orient. Hegel 2018;8:159-160.